

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

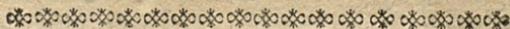
A Dresde, 1751

Lettre CXIII. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1802



HISTOIRE
DE
CLARISSE
HARLOVE.



LETTRE CXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Vendredi 14 d'Avril.

VOICI les circonstances d'une conversation dont je fors, avec M. Lovelace, & que je dois nommer agréable.

Il a commencé par m'apprendre qu'il venoit d'être informé, que mes amis ont abandonné tout d'un coup la résolution de me poursuivre, ou de me faire rentrer sous le

joug ; & qu'il ne lui restoit par conséquent que de savoir mes intentions ; c'est-à-dire, ce que je voulois faire & ce que je voulois qu'il fit.

Je souhaitois, lui ai-je dit, qu'il partît immédiatement. Lorsqu'on sauroit dans le monde que je serois absolument indépendante de lui, on se persuaderoit sans peine que les mauvais traitemens de mon Frere m'ont forcée de quitter la Maison Paternelle : & c'étoit une apologie de ma conduite que je pouvois faire avec justice, autant pour la justification de mon Pere que pour la mienne.

Il m'a répliqué, avec beaucoup de douceur, que si mes amis demeuroient fermes dans cette nouvelle résolution, il n'avoit aucune objection à former contre mes volontés : mais qu'étant assuré en même tems qu'ils n'avoient pris ce parti que dans la crainte des malheurs, où mon Frere pouvoit être entraîné par une aveugle vengeance, il étoit porté à croire qu'ils reprendroient leur premier dessein aussitôt qu'ils croiroient le pouvoir sans danger.

C'est un risque, Mademoiselle, a-t-il continué, auquel je ne saurois m'exposer. Vous le trouveriez vous-même étrange. Cependant je n'ai pas plutôt appris leur nouvelle réso-

réfolution, que je me suis crû obligé de vous en instruire & de prendre là-dessus vos ordres.

Je ferois bien-aîse, lui ai-je dit, (pour m'assûrer s'il n'avoit pas quelque vûe particuliere) de savoir quel est votre propre avis.

Il me feroit aîsé de vous l'expliquer, si je l'osois, si j'étois sûr de ne pas vous déplaire; si ce n'étoit pas rompre des conditions qui seront inviolables pour moi.

Dites, Monsieur, ce que vous pensez. Je suis libre d'y donner mon approbation ou de la refuser.

Pour temporiser, Mademoiselle, en attendant que j'aie le courage de parler plus haut, (le courage, ma chere! ne plaignez-vous pas M. *Lovelace* de manquer de courage?) je vous proposerai seulement ce que je crois le plus capable de vous plaire. Supposons, si votre penchant ne vous porte pas chez *Mylady Lawrence*, que vous fîssiez un tour du côté de Windsor.

Pourquoi Windsor?

Parceque c'est un lieu agréable: parcequ'il est à portée de Berkshire, d'Oxford, de Londres: de Berkshire où Mylord M... est à présent; d'Oxford, dans le voisinage duquel *Mylady Lawrence* fait sa demeure; de Londres, où vous serez toujours libre de vous



retirer, & où je pourrai moi-même, si vous l'exigez, choisir ma retraite pendant votre séjour à Windsor, sans être fort éloigné de vous.

Cette ouverture ne m'a pas déplu. Je n'ai pas eu d'autre objection à lui faire que le désagrément de me voir trop loin de *Miss Howe*, à qui je souhaitois de pouvoir toujours donner de mes nouvelles dans l'espace de deux ou trois heures.

Si j'avois des vûes sur quelque autre lieu que Windsor, il n'attendoit que mes ordres, pour m'y faire préparer un logement commode. Mais de quelque côté que je tournasse mon choix, plus près ou plus loin de *Miss Howe*, il avoit des Domestiques, dont la plus importante affaire étoit de m'obéir.

Il m'a fait une proposition dont je lui ai sù bon gré; celle de reprendre mon ancienne *Hannab*, aussitôt que je serois fixée: à moins que je n'aimasse mieux avoir près de moi une des deux Filles de Madame *Sorlings*, dont il m'avoit entendu louer le caractère.

Le nom d'*Hannab* m'a fait beaucoup de plaisir, comme il a pû s'en appercevoir. Je lui ai dit que j'avois déjà pensé à rappeler cette bonne Fille: qu'à l'égard des deux autres, elles étoient trop utiles à leur Famille,
où

où chacune avoit son office, qu'elles remplissoient toutes deux avec une ardeur admirable : que dans la satisfaction que je prenois à les voir, je passerois volontiers mes jours avec elles, sur-tout lorsqu'après son départ le logement me deviendroit plus commode.

Il n'étoit pas besoin, m'a-t-il dit, de répéter les objections qui combattoient ce dessein. A l'égard de Windsor, ou de tout autre lieu que je pourrois choisir, je déciderois aussi s'ils devoit m'y accompagner ; parceque dans tous les points où non-seulement ma réputation, mais ma délicatesse-même seroit intéressée, il ne consulteroit point d'autres idées que les miennes : & puisqu'il m'avoit trouvée la plume à la main, il étoit tenté de me laisser dans cette occupation, & de monter à cheval sur le champ, pour aller prendre langue dans le lieu qu'il me plairoit de nommer.

Connoissez-vous quelqu'un à Windsor ? lui ai-je demandé ; pour être toujours sur mes gardes. Croiez-vous qu'il s'y trouve des logemens commodes ?

A l'exception de la Forêt, m'a-t-il dit, où j'ai pris souvent le plaisir de la chasse, Windsor est de tous les lieux agréables celui



que j'ai le moins fréquenté. Je n'y ai pas la moindre connoissance.

Après d'autres réflexions, je suis convenue que Windsor avoit une partie des qualités que je désirois à ma retraite ; & je lui ai dit que s'il pouvoit trouver une chambre seulement, pour moi, & un cabinet pour *Hannah*, je m'y rendrois volontiers. J'ai ajouté que le fond de mes richesses n'étoit pas considérable, & que je voulois éviter d'avoir obligation à personne. Enfin je lui ai fait entendre que le plutôt seroit le mieux, parce que rien ne l'empêcheroit de partir sur le champ pour Londres ou pour Berkshire, & que je publierois alors mon indépendance.

Il m'a renouvelé, dans des termes fort civils, l'offre d'être mon Banquier. Je ne m'en suis pas excusée moins civilement.

Cette conversation, à tout prendre, avoit eu beaucoup d'agrément pour moi. Il m'a demandé si je souhaitois que mon logement fut dans Windsor, ou hors de la ville. Aussi près du Château, lui ai-je dit, qu'il sera possible ; parce que j'aurai la facilité d'assister au service divin, dont je n'ai été privée que trop long-tems.

Il seroit charmé, m'a-t-il dit, s'il pouvoit me procurer un logement chez quelque
Cha-

Chanoine du Château, où il s'imaginoit que par diverses raisons je me plairois plus que dans tout autre lieu : & pouvant se reposer sur la parole que je lui ai donnée de ne pas lui préférer d'autre homme, aux conditions qu'il a si joyeusement acceptées, il demeurera d'autant plus tranquille, que son rôle à présent est de mériter mon estime, par la seule voie qu'il connoit propre à la lui faire obtenir. „ Je ne suis qu'un jeune homme, „ Mademoiselle, a-t-il ajouté d'un air fort „ sérieux : mais j'ai fait une longue course. „ Que cet aveu ne m'attire pas le mépris „ d'une ame aussi pure que la vôtre. Il est „ tems d'abandonner un train de vie dont je „ suis fatigué ; car je puis dire, comme Salomon, qu'il n'y a rien de nouveau pour moi sous le Soleil. Mais je suis persuadé „ qu'une conduite vertueuse offre des plaisirs „ qui ne s'altèrent point, & qui ont toujours „ le charme de la nouveauté.

Ce discours m'a causé la plus agréable surprise. Je l'ai regardé attentivement, comme si je m'étois désiée du témoignage de mes yeux & de mes oreilles. Sa contenance s'accordoit avec son langage.

Je lui en ai marqué ma joie, dans des termes dont il a paru si touché, qu'il trouvoit plus de satisfaction, m'a-t-il dit, dans



cette aurore de ses beaux jours & dans mon approbation, qu'il n'en avoit jamais ressenti du succès de ses passions les plus emportées.

Assûrément, ma chere, il parle de bonne foi. Il ne seroit pas capable de ce langage ni de ces idées, si son cœur n'y avoit autant de part que son esprit. Ce qui suit m'a disposée encore plus à le croire sincère.

„ Au milieu de mes erreurs, a-t-il repris,
 „ j'ai conservé du respect pour la Religion
 „ & pour ceux qui lui sont sincèrement atta-
 „ chés. J'ai toujourns changé de discours,
 „ lorsque mes compagnons de libertinage,
 „ en vertu du *Test de Mylord Shaftsbury*, qui
 „ fait part du symbole des libertins, & que
 „ je puis nommer la pierre de touche de l'in-
 „ fidélité, se sont efforcés de tourner les cho-
 „ ses saintes en ridicule. C'est ce qui m'a
 „ fait donner le nom de *libertin décent*, par
 „ quelques honêtes Prêtres, qui ne m'en
 „ croioient pas plus réglé dans la pratique;
 „ & mes désordres m'ont laissé une forte
 „ d'orgueil, qui ne m'a pas permis de désa-
 „ vouer ce nom.

„ Je suis d'autant plus porté à cet aveu,
 „ Mademoiselle, qu'il peut vous faire espé-
 „ rer que l'entreprise de ma réformation,
 „ dont je me flatte que vous aurez le bonté
 „ de vous charger, ne fera pas aussi difficile
 que

„ que vous avez pû le craindre. Il m'est ar-
 „ rivé plus d'une fois, dans mes heures de
 „ retraite, lorsqu'après quelque mauvaise ac-
 „ tion la pointe du remord se faisoit sentir,
 „ de prendre plaisir à penser que je ménerois
 „ quelque jour une vie plus réglée. Sans
 „ ce fond de goût pour le bien, je m'ima-
 „ gine qu'il ne faudroit rien espérer de du-
 „ rable dans la plus parfaite réformation.
 „ Mais votre exemple, Mademoiselle, doit
 „ tout faire & tout confirmer.

C'est de la grace du Ciel, *M. Lovelace*,
 que vous devez tout vous promettre. Vous
 ne savez pas combien vous me faites de plai-
 sir, lorsque vous me donnez occasion de
 vous parler dans ces termes.

Là-dessus, ma chere, je me suis rappellé
 sa générosité pour la jolie Paysane, & sa
 bonté pour ses Fermiers.

„ Cependant, Mademoiselle, a-t-il repris
 „ encore, souvenez-vous, s'il vous plaît,
 „ que la réformation ne sauroit être l'ouvra-
 „ ge d'un instant. Je suis d'une vivacité in-
 „ finie. Souvent elle m'emporte. Jugez,
 „ Mademoiselle, par ce que vous allez en-
 „ tendre, quel prodigieux chemin j'ai à faire,
 „ avant qu'une bonne ame puisse penser un
 „ peu bien de moi : quoique j'aie quelque-
 „ fois jetté les yeux sur les ouvrages de nos
Misti-

„ *Mistiqués*, & que j'en aie assez lû pour
 „ faire trembler de plus honêtes gens que
 „ moi, je n'ai jamais pû comprendre ce que
 „ c'est que *la grace* dont vous parlez, ni la
 „ maniere dont ils expliquent ses opérations.
 „ Permettez donc que votre exemple soit
 „ d'abord mon appui sensible; & qu'au-lieu
 „ d'employer des termes que je n'entens pas
 „ encore, je renferme tout le reste dans cette
 „ espérance.

Je lui ai dit qu'il y avoit quelque chose de chocquant dans son expression; & que j'étois surprise qu'avec son esprit & ses talens il n'eut pas fait plus de progrès, du-moins dans la Théorie de la Religion. Cependant son ingénuité m'a plû. Je l'ai exhorté à ne pas craindre de relire les mêmes livres, pour y puiser plus de lumieres, qu'il ne manqueroit pas d'y trouver, lorsqu'il y apporteroit de meilleures intentions; & j'ai ajouté que sa remarque, sur la durée incertaine d'une réformation à laquelle on ne prendroit pas de goût, me paroissoit juste; mais que les goûts de cette nature ne commençoient véritablement qu'avec la pratique de la vertu.

Il m'a juré, ma chere *Miss Howe*, l'indocile Personnage m'a juré, que ses résolutions étoient sincères. J'espère que je n'aurai

rai

rai point occasion, dans mes Lettres suivantes, de contredire de si belles apparences. Quand je n'aurois rien à combattre de son côté, je serois bien éloignée d'oublier ma faute, & le tort que je me suis fait par mon imprudente démarche: mais il m'est si doux de voir luire quelque raion d'espérance, où je n'appercevois que d'épaisses ténèbres, que j'ai pris la première occasion pour communiquer ma joie à une tendre amie, qui prend tant de part à tout ce qui m'intéresse.

Cependant soyez sûre, ma chere, que ces agréables idées ne me feront rien relâcher de mes précautions. Non que j'appréhende plus que vous qu'il n'entretienne quelque vûe injurieuse à mon honneur: mais il est homme à plusieurs faces; & j'ai reconnu, dans son caractère, une instabilité qui me cause de l'inquiétude. Ainsi je suis résolue de le tenir aussi éloigné qu'il me sera possible, & de ma personne & de mes pensées. Que tous les hommes soient des séducteurs ou n'en soient pas, je suis sûre que M. *Lovelace* en est un. De-là vient que je m'efforcerais toujours de pénétrer quel peut être son but, dans chaque proposition & dans chaque récit qu'il me fait. En un mot, dans toutes les occasions
qui

qui pourront me laisser du doute, mes plus heureuses espérances seront toujours accompagnées des plus grandes craintes. Je crois que dans une situation telle que la mienne, il vaut mieux craindre sans sujet, que de s'exposer au danger sans précaution.

M. *Lovelace* est parti pour *Windfor*, d'où il se propose de revenir demain. Il a laissé deux de ses gens, pour me servir pendant son absence.

J'ai écrit à ma Tante *Hervey*, dans l'espérance de l'engager à se joindre à ma Mere, pour me faire obtenir mes habits, mes Livres & mon argent. Je l'assure que si je puis rentrer en grace avec ma famille, en me réduisant à la simple négative pour tous les hommes qui pourront m'être proposés, & me voir traitée comme une fille, une Nièce & une Sœur, je persiste encore dans l'offre de me borner au célibat, & de rejeter tout ce qui ne fera point approuvé de mon Pere. Je lui insinue, néanmoins, qu'après le traitement que j'ai reçu de mon Frere & de ma Sœur, il seroit peut-être plus à propos, pour leur intérêt comme pour le mien, qu'on me permît de vivre loin d'eux: j'entens à ma Ménagerie, & je suppose qu'on ne l'interprétera point autrement. J'offre d'y recevoir les ordres de
mon